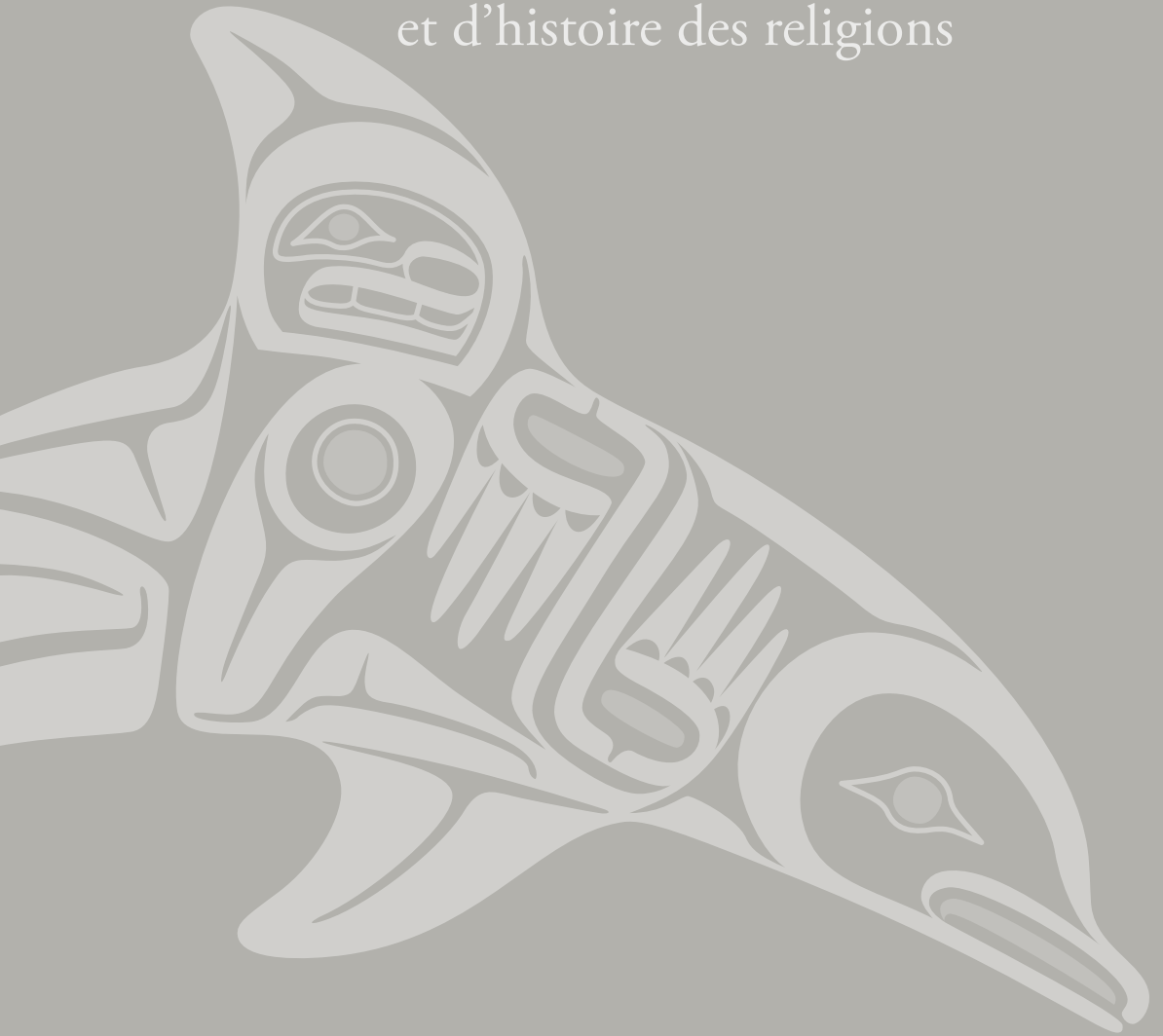


ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie
et d'histoire des religions



N°17
Genève
2022

DORINE ROUILLER, *Des airs, des lieux et des hommes. La théorie des climats à la Renaissance*, Genève, Droz, « Les seuils de la modernité », 2022, 503 p., ISBN 978-2-600-06256-5.

L'ouvrage de Dorine Rouiller est une occasion de prendre du recul sur une thématique d'actualité, le climat, en se plongeant dans l'histoire des discours sur la relation entre les humains et leur milieu à la Renaissance, au lendemain des premières explorations dans les Amériques. En scrutant la littérature des xv^e-xvii^e siècles, l'autrice pose une question centrale : comment la théorie dialogue-elle avec l'expérience, quitte à la contredire, parfois de façon radicale ? Les stratégies discursives utilisées par les auteurs modernes pour se situer vis-à-vis des auteurs antiques gréco-romains à propos de la théorie des climats sont la clé de voûte de la réflexion qu'elle mène, puisque l'enjeu réside dans les manières d'agencer habilement l'expérience des Modernes et l'opinion des Anciens.

Dans son introduction, l'autrice présente les questions méthodologiques liées aux théories des climats et en présente les grands jalons dans l'histoire de la littérature antique gréco-romaine. Pour les géographes antiques, le monde est partagé en cinq « zones » (ζώνη), qui se distinguent selon deux critères : la température et l'habitabilité. Le climat (κλίμα) quant à lui indique initialement l'inclinaison du soleil et peut renvoyer à la zone terrestre qui se situe entre deux lignes parallèles à l'équateur. C'est au Moyen Âge que le climat acquiert l'acception de « pays », « contrée ». Dans ce parcours historique, la Renaissance apparaît comme une période charnière où trois modèles coexistent : la théorie des cinq zones terrestres (attribuée à Parménide), la théorie des sept bandes de la terre connue (Ptolémée) et la théorie du déterminisme climatique ou *mésologique*. Ensuite, à partir du xvii^e siècle, le champ sémantique de « climat » se réduit progressivement et, dès le xviii^e, il prend le sens qu'on lui connaît de « conditions météorologiques en un lieu donné » (TLF).

L'ouvrage est structuré en quatre parties. Dans la première, Dorine Rouiller analyse les écrits des premiers voyageurs de la Renaissance sur la terre australe. Ceux-ci constatent qu'il est possible de franchir la ligne équatoriale, ce qui contredit les Anciens, qui pensaient que la chaleur y était insupportable. Par exemple, Amerigo Vespucci écrivait dans une lettre : « mon voyage contredit l'opinion que la plupart des philosophes, qui disent qu'on ne peut habiter sous la zone torride à cause de la grande chaleur » (p. 54). Qui plus est, José de Acosta et André Thevet décrivent un climat paradisiaque. La topique du lieu idéal se met alors en place : « En ce sens, la réalité se trouve recouverte d'un autre voile que celui des dogmes révolus : celui d'un travestissement ethnographique » (p. 92). L'autrice montre que certains auteurs modernes cherchent toutefois à « nuancer la condamnation du modèle antique » (chap. II) pour justifier leur « manque d'expérience vatique » (p. 94). Ainsi, François de Belleforest en donne une explication liée à la religion, en plaçant les découvertes des Modernes sous le signe de la volonté de Dieu dont les *gentils* n'avaient pas connaissance.

La seconde partie est consacrée à l'Amérique. Malgré la « vocation inclusive de la théorie des climats » et son « ambition de rendre compte de l'ensemble du monde habité », l'autrice constate que le Nouveau Monde n'a pas donné lieu à un bouleversement des savoirs géographiques hérités de l'Antiquité. Cette « distorsion », comme elle la qualifie, est aussi « considérable qu'inattendue » (p. 223). Nombre d'auteurs modernes mentionnent certes les Amériques dans leurs écrits sur les climats, mais sans leur accorder de véritable importance, à l'image de Jean Bodin, Pierre Charron et Ambroise Paré. Dorine Rouiller tire des réflexions éclairantes de ce décalage

entre les théories des climats et la « découverte du Nouveau Monde » : parmi celles-ci, l'analyse d'un passage de Louis Le Roy l'amène à s'arrêter sur le cannibalisme chez divers peuples du monde, des Scythes aux Autochtones des Amériques. Alors que sa source, Jean Bodin, expliquait cette étrange pratique par le biais du climat, Le Roy ne le considère pas comme un fait singulier et le perçoit plutôt comme une « tendance universelle », qui ne remet donc pas en question les théories antiques (p. 190).

Dans la troisième partie, l'autrice s'intéresse à la rencontre avec les Premiers peuples des Amériques et à l'observation de leur couleur de peau. Durant l'Antiquité, par exemple chez Hérodote et Strabon, la couleur est déterminée par l'action du soleil, d'où le teint des populations résidant dans des pays plus exposés que la Grèce, comme les Éthiopiens (mot qui dérive des mots « brûler » et « visage », αἶθω et ὤψ, p. 228). D'autres théories antiques, par exemple chez Galien, veulent que la couleur de peau dépende du tempérament de l'individu. L'analyse du corpus de textes amène l'autrice à délimiter deux moments historiques : premièrement, le temps de « la découverte de la non-différence », quand les explorateurs des Amériques affirment que les populations autochtones n'ont pas la peau noire ; et, deuxièmement, la « réélaboration théorique dans l'espace du cabinet » (p. 231), quand certains auteurs tentent de préserver le bagage antique tout en l'agrémentant de considérations personnelles. Par exemple, Marc Lescarbot commence par invoquer le mythe du char de Phaéton pour expliquer la couleur de peau noire des Africains et poursuit en alléguant une seconde cause : « les grands sables de cette province » (p. 292). Pour lui, l'Amérique « abonde en fleuves et ruisseaux », ce qui expliquerait pourquoi « les Brésiliens, et autres habitants de l'Amérique entre les deux Tropiques, ne naissent point noirs ainsi que ceux de l'Afrique » (p. 292).

La quatrième partie de l'ouvrage est l'occasion de s'arrêter sur une tendance *a priori* opposée au déterminisme climatique : le cosmopolitisme. Tous les courants liés à la théorie des climats reposent sur l'idée que le monde est divisé en parties et que les effets sur les habitant.e.s dépendent desdits lieux (p. 317), tandis que le cosmopolitisme implique une conception du monde pensé comme « une seule grande cité » dans la veine du stoïcisme antique gréco-romain, de Zénon à Cicéron. « Mais l'apparition, dans la "conscience spatiale" des Européens, de ces nouvelles terres fait coïncider l'οἰκουμένη, l'espace habité et connu, avec le globe terrestre », affirme l'autrice (p. 321-322). Après des analyses de plusieurs auteurs, tels Jean Bodin, Louis Le Roy et Guillaume de Saluste du Bartas, celle-ci s'arrête sur Michel de Montaigne, pour lequel le modèle de Socrate illustre l'image du philosophe comme « non seulement celui qui considère le monde entier comme sa ville, mais aussi celui qui peut se lier avec tous ses habitants » (p. 363). Sans nier l'impact du milieu sur toute « complexion », Montaigne considère que l'asservissement à la nature peut être corrigé et qu'un voyageur curieux peut apprendre à se sentir bien partout, à *s'acclimater*.

Dans sa conclusion, Dorine Rouiller inscrit son travail dans une histoire des sciences qui, après Thomas Kuhn et Michel Foucault, se préoccupe moins de la « constitution ou [du] déclin d'un savoir » que des « piétinements et mouvements récurifs d'un modèle qui perdure en parcourant des crises » (p. 456). Elle affirme ainsi s'être intéressée aux « continuités, transitions longues, récurrences et réécritures des discours » plutôt qu'aux discontinuités et bouleversements. Contre une vision de l'histoire des sciences qui en retrace les révolutions, elle propose donc une analyse des phénomènes de permanence à travers une lecture attentive et scrupuleuse de textes littéraires. Ce parti pris est clairement revendiqué dès les premières pages du livre : « Les textes

retenus seront envisagés moins comme des sources documentaires témoignant d'un état de savoir que comme des œuvres dont la facture discursive participe de la pensée qu'ils exposent » (p. 33).

On regrettera que l'autrice, qui esquisse la question des liens entre savoir et pouvoir durant l'Antiquité (p. 23, 320, 397), n'ait pas abordé ce point pour les auteurs de son corpus. Il aurait été pertinent, par exemple, de s'attarder sur la symbolique de la couleur de la peau, puisque les implications des descriptions qui font ou non des Autochtones des « noirs » sont fortes. De même, il aurait sans doute été utile de proposer une réflexion sur les liens entre la récupération du silence des Anciens sur le Nouveau Monde par les auteurs modernes, leurs descriptions de terres paradisiaques et l'invention de l'idée d'un *no man's land* à la Renaissance, qui a contribué à justifier plusieurs siècles de tentatives coloniales aux Amériques.

Cela n'empêche pas l'analyse, fine et érudite, d'impressionner par sa capacité à mettre en lumière des aspects subtils du texte tout en le faisant dialoguer avec d'autres sans jamais tomber dans la tentation de tout réduire à une « idée incarnée » (p. 33). On ne peut

qu'admirer les qualités de critique littéraire de Dorine Rouiller. Car toute la difficulté de cette littérature réside dans le risque de tomber dans une systématisation qui ruinerait la compréhension d'une pensée complexe nous obligeant à repenser nos propres catégories. De plus, l'autrice contribue à un champ fertile pour l'histoire des sciences qui, à l'encontre de l'histoire d'une « vérité qui se construit à partir d'une erreur » (p. 458), pointe les décalages et les écarts d'un observateur-trice ou encore l'effort de « conservation d'un modèle que les faits menacent » (p. 459) comme des éléments clés pour comprendre la construction du discours scientifique moderne. L'ouvrage qui en résulte constitue non seulement une très précieuse compilation des principaux textes sur la théorie des climats à la Renaissance et de leurs sources, mais aussi un modèle d'analyse littéraire rigoureuse et agréable à lire, comme, enfin, une piste à suivre pour une histoire des grands « rendez-vous manqués » (p. 224) entre théories et expériences scientifiques.

SARA PETRELLA
Université de Fribourg
sara.petrella@unifr.ch

113

FEDERICO SANTANGELO, *La religione dei Romani*, Bari-Rome, Laterza, 2022, xii + 194 pages, ISBN 9788858145326.

Presque quarante ans après la parution du livre de John Scheid, *La religione a Roma* (1983), la maison d'édition italienne Laterza propose un nouvel ouvrage qui relève du même domaine, tout en ayant une approche très différente.

Dans le but de présenter sa démarche et le contenu de son ouvrage, Federico Santangelo explique les termes de son titre, *La religione dei Romani*. Contre la tendance de l'historiographie contemporaine, qui, dans la tentative de décoloniser le regard, préfère éviter le terme « religion » à propos de cultures autres que la nôtre, l'auteur reven-

dique, somme toute, le droit de continuer à l'utiliser (p. vi). Son choix se base surtout sur l'idée que ce terme désigne des modalités ayant des caractères spécifiques par rapport à d'autres sphères de l'activité humaine et qui donc partagent une unité de fond. On ne peut qu'être d'accord avec lui. En faisant ce choix, il fait appel, entre autres, à plusieurs auteurs anciens comme Polybe, Cicéron ou Plutarque qui ont décrit la sollicitude avec laquelle les Romains prennent soin de leurs dieux. Il rappelle aussi l'importance que les expressions *religio* et *superstitio* ont eu dans les œuvres